

COMPTE-RENDU DE LA SÉANCE D'ENSEIGNEMENT DU 23 SEPTEMBRE
"FAUT-IL REFUSER LA PSYCHANALYSE AUX CANAILLES?"

Une éthique de la psychanalyse est-elle chose simplement pensable? Une éthique de la psychanalyse est-elle une, peut-elle l'être sans être surmoïque? Peut-elle être plurielle, multiple? D'où en penser le premier terme?

Nous demanderons-nous s'il y a, par exemple, une place pour une pensée du courage du psychanalyste?

Nous serons tributaires, très largement, de Lacan pour poser les questions qui viennent. C'est de fait autant une recherche sur la place de l'éthique dans la psychanalyse, qu'une interprétation de ce que Lacan a pu avancer sur ce thème, dans les termes qui sont les siens, et qui ne sont pas toujours limpides. Cette interprétation vise aussi à soumettre les avancées de Lacan sur le sujet à une interrogation forte : il s'agit somme toute de repérer leur cohérence, et véritablement ensuite de la tester.

Sans attendre commençons par une première partie
I S'IL S'AGIT D'UNE ÉTHIQUE DE LA PAROLE..

"Qu'est-ce que c'est que le savoir? ... 11 a fallu l'analyse pour que la question se renouvelle.

L'analyse est venue nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel.

Si vous voulez bien me pardonner ici d'emprunter à un tout autre registre, celui des vertus inaugurées par la religion chrétienne [l'aveuglement de Lacan est ici ahurissant, quant à cette "inauguration", mais ça lui permet de sortir le morceau, ce qui compte], il y a là une sorte d'effet tardif, de surgeon [c'est pourtant pas de botanique qu'il s'agit ici] de la charité. N'est-ce pas, chez Freud, charité que d'avoir permis à la misère des êtres parlants de se dire qu'il y a - puisqu'il y a l'inconscient - quelque chose qui transcende, qui transcende vraiment, et qui n'est rien d'autre que ce qu'elle habite, cette espèce, à savoir le langage? N'est-ce pas oui, charité que de lui annoncer cette nouvelle que dans ce qui est sa vie quotidienne, elle a avec le langage un support de plus de raison qu'il n'en pouvait paraître, et que de la sagesse, objet inatteignable d'une poursuite vaine, il y en a déjà là?"

Encore, p.88-9

En regard de cette première lecture, je vous en propose une autre, dans
Télévision, p.39

"La tristesse par exemple, on la qualifie de dépression, à lui donner l'âme pour support, ou la tension psychologique du philosophe Pierre Janet. Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure."

Je reprends la suite d'Encore

"Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'apprendre.

.Parlons-en, de cet appris, qui ne repose pas sur l'échange. Du savoir d'un Marx dans la politique - qui n'est pas rien - on ne fait pas comma rxe, si vous me permettez. Pas plus qu'on ne peut, de celui de Freud, faire fraude." [Comme il est bien évident que si, on peut, puisque c'est ce qu'on a fait, peut-être Lacan s'inquiète-t-il de ce que de Lacan, on puisse faire canaille? Lacan pointe ensuite en quoi cette générosité est hors des circuits de l'échange,

précisant en retour ce qui peut être dit de la transmission : jamais de l'un à l'autre, jamais d'eux, deux sans tiers, mais quel tiers?]

"Il n'y a qu'à regarder, pour voir que partout où on ne les retrouve pas, ces savoirs, se les être fait entrer dans la peau par de dures expériences, ça retombe sec. Ça ne s'importe, ni ne s'exporte. Il n'y a pas d'information qui tienne, sinon de la mesure d'un formé à l'usage.

Je pense que vous sentez là, quant au savoir, la fonction que je donne à la lettre C'est celle qui fait la lettre analogue d'un germe, germe que nous devons sévèrement séparer des corps auprès desquels ils véhiculent vie et mort tout ensemble.

Marx et Lénine, Freud et Marx ne sont pas couplés dans l'être. C'est par la lettre qu'ils ont trouvé dans l'Autre que, comme être de savoir, ils procèdent deux par deux, dans un Autre supposé."

Il faudrait que de ce Lacan-là on se souvienne pour ce qui va suivre, concernant la question à quel titre est-il possible de parler d'éthique de la parole du point de vue du discours psychanalytique?

Il faut commencer par parler de ce que la pratique de la psychanalyse nous enseigne à propos de la parole.

Ça répète. Ça représente, c'est aussi que ça repasse les plats. Ou une question, une interrogation ouverte, selon le fameux effet Zeigarnik.

Qu'est-ce qui repasse par là? Noter déjà que ce n'est pas une question simple, que ça n'a pas le statut de question pour tout le monde. C'est déjà une élaboration, une interprétation pour tout dire. S'interroger sur ce qui vient, ce n'est pas en réduire la portée à ce qui se traite dans l'ordre de la compréhensibilité, et qui ne réserve que bien rarement des surprises : il s'agit de se mettre en situation de recevoir quelque chose qui peut être donné, de ne pas le refuser. "Se mettre en situation" : cette condition préliminaire du transfert n'est pas sans rapport avec la suggestion : il s'agit bien de se laisser suggérer par ce qui vient, grâce à l'étrangeté même que ça comporte. Mais à la différence de ce qu'on entend souvent par suggestion, qui emporte des idées d'influence et de manipulation, l'analyste n'est là que dans le cadre d'un transfert, d'une supposition portant sur le langage, sur la langue, laquelle n'est pas moins son maître qu'elle n'est celle de l'analysant. L'analyste, loin d'influencer l'analysant, n'a qu'une tâche : soutenir cette supposition de savoir qu'on lui impute si volontiers, la soutenir en faveur de ce qui vient, de la langue, parce qu'il sait qu'il y a là la richesse d'un maître somme toute généreux, et déjà là, à tous moments.

Ça ipasse pour le dire, il faut encore une condition, qui est qu'on pose qu'il y ait de la répétition. Une éthique de la parole, est-ce que ça suppose qu'on se dise que ce qui passe, ça re-présente, ça repose une question déjà posée, une question ancienne? Quelle question ? Celle du rapport à la langue qui, indicé de la répétition, ne cesse pas de réclamer du sujet une position par rapport à une exigence toujours repoussée, toujours re-présentée, jamais satisfaite : réclamer du sujet la solution singulière d'une reconnaissance de dette. Nous parlons d'un maître qui insiste pour présenter une créance et que toujours on fuit, sans jamais lui échapper. Tous les désaveux ont aussi leur face d'allégeance, car ce maître, le sujet ne cesse pas de le revendiquer en même temps qu'il en fuit les rigueurs. Il s'agit pour le sujet de reconnaître cette fonction par les signifiants singuliers qui articulent son histoire, et somme toute de ne pas se priver stupidement de la généreuse ouverture de crédit qui suit le pacte de la parole. Entreprise faustienne si on veut, à ceci près que l'âme et le diable y perdent leur emploi.

Une éthique de la parole ? C'est de donner son poids, tout son poids, à ce qui se dit. Mais de soi, dans cette naïveté, ça n'indique pas que ce qui se dit soit du déjà dit, de la redite, de la re-présentation, du rappel. D'insister sur cette fonction de rappel, c'est spécifier ce que la psychanalyse entend par éthique de la parole, qui est de ce fait probablement autre chose que ce que dans une actuelle philosophie, on peut articuler de la fonction de l'accueil.

Sans doute la psychanalyse fait elle de cette fonction d'accueil grand cas, et même le plus grand. Mais elle démontre qu'une logique organise ce ce qui vient, cet étranger, et que cette logique est de re-présentation.

Une logique spectrale, tel que ça s'énonce de façon très imaginarisée par tel philosophe. Reste qu'il y a bien des façons de parler dette: il y a des façons de parler fautes qui sont autant de façons d'éluder la reconnaissance, comme pour rejouer indéfiniment la partie. Compulsion à l'ouvre dans le transfert, et le moins qu'on puisse en dire, c'est que ça ne se limite pas aux cures. Mais c'est dans une cure que ça prend le chemin d'un terme, par la possibilité d'un pacte, qui est le lien social même, ce qui vaut également pour le lien social entre psychanalystes.

Cette dette, qui rime si bien avec le mot de reconnaissance, ça prend ailleurs volontiers le tour névrotique, voire religieux, de la morale et de la culpabilité - dans l'ambiance de l'aveu (impossible) avec Poe par exemple ("Le démon de la perversité"), ou dans celle de l'appropriation collective de la faute, juste retour de sa projection sur tel héros mis à mal, tel le père lui-même, dans un certain contexte tragique. L'analytique, lui, est cet abord paradoxal en ce qu'il est à la fois le développement conséquent de ce qui travaille le premier - la loi du signifiant, le jeu avec la maîtrise de la langue - mais en ce qu'en même temps s'y manifeste une rupture. Ce qu'il faut dire de cette rupture, c'est qu'elle est avènement d'une réponse dont on est en droit d'attendre qu'elle coupe court,- comme dit Freud, clôt (abschneiden) la discussion. Il faut entendre ceci en écho à cette annonce freudienne, cette charité dont Lacan nous parle.

"Mais pourquoi faut-il que le héros de la tragédie souffre, et que signifie sa faute "tragique"? Nous voulons couper court à la discussion en répondant rapidement. Il faut qu'il souffre parce qu'il est le père originaire, le héros de la grande tragédie des origines qui se répète ici sous une forme tendancieuse, et la faute tragique est celle dont il doit se charger pour libérer le chœur de la sienne. La scène représentée sur le théâtre est née de la scène historique par une déformation appropriée, au service, pourrait-on dire, d'une hypocrisie raffinée. Dans la réalité ancienne en question ce furent précisément les membres du chœur qui provoquèrent les souffrances du héros, alors qu'ici ils s'épuisent en démonstrations de sympathie et de pitié, et que le héros est lui-même responsable de ses souffrances. Le crime qu'on fait retomber sur lui, l'orgueil et la rébellion contre une grande autorité, est exactement la même chose que ce qui en réalité accable les membres du chœur, la troupe des frères. C'est ainsi qu'il est fait du héros tragique, encore malgré lui, le rédempteur du chœur."

(Totem et tabou, Gallimard, p.3!!).

Ce dont il faut prendre la mesure ici, c'est de ce qu'il y a à reconnaître, ce devant quoi il faut cesser de tricher, de biaiser, et que Freud nous présente dans la fiction du meurtre du père originaire, détenteur de la puissance du code que ça en moi s'est approprié : ça jouit, pour mon plus grand embarras certes, mais n'empêche, si c'est de là que me vient l'assurance de ce qu'il y a de l'être.

Ça qui vient peut ne venir que de représenter une ancienne situation, selon l'adage qui veut que devant un problème nouveau on applique de vieilles recettes. On cherche d'abord à le ramener à du connu. Voire, dit la psychanalyse : n'est-ce pas plutôt qu'on profite de l'occasion pour ramener du connu? Que le caractère résolutif de la démarche laisse à désirer, c'est le moins qu'on puisse dire. "Ici, on transfert", voilà ce qui pourrait s'inscrire au fronton de nos cabinets de psychanalystes. Non pas parce que c'est bien de ça qu'il s'agit, mais parce qu'on le dit, qu'on le pose, qu'on le reconnaît. Ici on déplace, jusqu'à ce qu'après plusieurs tours on ait trouvé accès à en sortir. Ici on transfert conséquemment, quitte, donc, à y trouver un terme, après qu'on ait épinglé le fait. Dire qu' "ici, on transfert", c'est déjà appeler l'attention sur ce dont il s'agit, pour ne pas laisser la chose aller impunément.

Il faut par exemple évoquer l'effet produit de dire à un analysant qui n'y comprend goutte devant telle formation de l'inconscient, c'est à dire devant son surgissement dans l'hic et nunc de l'énonciation - il ne voit, comme on dit, pas le rapport, c'est à dire qu'il ne sait pas à quel titre accueillir ça - que devant un problème nouveau, on applique d'abord de vieilles recettes: voilà que vous lui donnez l'idée, en effet, que dans ce qui lui paraît étrange, abscons, à la limite de l'utilité, il n'a pas d'effort à faire pour reconnaître son bien le plus familier ; ou qu'à l'inverse vous l'invitez à considérer ce qui se présente comme ordinaire, quotidien, banal, comme étant marqué du sceau de la duplicité la plus accentuée. Vous lui dites en substance que ce dont il ne sait pas comment le prendre, ce à quoi il ne sait pas quel accueil réserver, c'est là qu'il y a du savoir, de la connaissance, que c'est ça qu'il connaît le mieux, et que c'est bien pour ça qu'il le fait paraître à ce moment-là : bref, là, vous l'adressez directement au sujet de l'inconscient.

Une tentative : parler du transfert de supposition à la langue - ce avec quoi se débat le parlêtre dans des embarras que la psychanalyse propose de résoudre - dans les termes d'une certaine langue fondamentale freudienne : "l'obscur perception interne par le sujet de son propre appareil psychique suscite des illusions qui, naturellement, se trouvent projetées au dehors et, de façon caractéristique, dans un au-delà. L'immortalité, la récompense, tout l'au-delà, telles sont les conceptions de notre psyché interne... C'est une psycho-mythologie."

Lalangue fait-elle l'objet, est-elle l'objet de la perception endo-psychique? Lalangue, disons-nous, provoque à la fidélité. Elle est ce maître qu'on aime à se donner, et dont on attend cette charité toute particulière, dont le propos freudien de fait parle la récompense. Allons plus loin, en nous demandant ce qu'il en est de cette perception endo-psychique, dès lors que le discours psychanalytique est advenu, c'est à dire dès lors que la fonction du signifiant maître, en tant -que c'est d'un -maître qui fait chuter toute autre maîtrise qu'il s'agit - il n'y a pas d'autre de l'Autre, ainsi qu'il conviendrait de l'écrire: on pressent alors que l'avènement de lalangue fait pâlir toute autre sujétion, et particulièrement celle-ci, qui provient de cette perception interne, tenue par Freud pour responsable d'une fascination séculaire.

De fait, l'avènement de lalangue, c'est, sans supprimer le refoulement, qui est d'une certaine façon lalangue même, la fin du règne de l'illusion. "L'Aufhebung, un joli rêve philosophique" : ce rêve s'incarnerait-il ici, dans la castration, qui conserve le refoulement tout en supprimant l'assujétissement à l'illusion qu'emporte sa perception?

On fait de l'Aufhebung ce qu'on veut, et c'est pourquoi c'est une telle occasion d'entretenir les illusions. En particulier, il faut bien en rabattre sur l'aspect suppression-conservation : car le refoulement n'est pas à proprement parler supprimé. Concédonsons au

concept hégélien cette liberté qui naît de ce que la subjectivation - à quoi il faut donner un sens fort : sujet de l'Autre - se substitue à l'assujétissement à l'inconscient, au ça des pulsions. Les Lumières, pour nous l'avènement de lalangue, la castration.

Il y a aussi, à ce propos de la générosité du discours analytique, autrement dit de l'Autre, et autour de cette question de la récompense, un autre abord qui amène à considérer les fins d'analyse et la question de la croyance. C'est en effet qu'à propos de croyance, il y a une psycho-mythologie qui se développe en fin d'analyse, sur laquelle il serait très intéressant de se pencher. Il s'agit d'une mythologisation de la cure elle-même. Cette mythologie de l'après-coup, si on y regarde d'un peu près, présente bien des aspects qui la rapprochent d'un démentir comme dit Jacques Nassif, d'un déni du discours analytique, au profit d'une espèce de délire moïque. Quelque chose qui dit l'épreuve que ce fut, la somme de souffrances et de privations, la vérité conquise de haute lutte. Qui n'est pas accessible à tout le monde : et c'est alors qu'il est question d'altruisme, de réserver l'épreuve à d'autres pairs, où de ne brandir le spectre de la vérité que dans les grandes occasions, sur le mode par exemple d'un : "Retenez-moi, ou je le psychanalyse!" Délire qui pousse l'altruiste à préserver de l'épreuve jusqu'à ceux qui s'y risquent. Jusqu'où la sollicitude va-t-elle chez lui, assailli comme il l'est encore par le tranchant de la vérité : on le voit, lui le psychanalyste, renouer avec ce fils éternel, pour un père imaginaire qui, éternel, ne le sera pas moins : "Père gardez-vous à droite! Père, gardez-vous à gauche!"

Déni du savoir, qui n'est après tout qu'un avatar plutôt commun du savoirquand-même. C'est à ça que nous avons à faire dans cette collusion entre canaillerie - je veux dire bêtise de la fuite - et psycho-mythologie du narcissisme de l'après-cure.

Pour revenir en amont, il est clair que le discours analytique, ça ne va pas sans névrose, compulsion et transfert : pas sans : c'est en fait à quoi se réduit l'Aufhebung dans notre pratique, un côté d'approfondissement de ce qu'il y a d'enjeux de supposition dans le discours.

Le discours psychanalytique n'est pas sans l'hystérique, il n'en est pas loin, il n'en est que la prise au sérieux, de ce que le discours névrotique met en avant lalangue comme maître-d'oeuvre. Il en est la suite logique, le développement conséquent. Le psychanalyste ne se règle pas sur autre chose que sur ce discours de l'analysant. En passant : il faut relativiser la différence entre psychothérapie et psychanalyse, ce qui ne veut pas du tout dire d'ailleurs qu'on la tienne pour nulle, dès lors que c'est un psychanalyste qui soutient l'entreprise : quel que soit le nom donné à ce qui se passe, le psychanalyste ouvre toujours le plus large crédit à lalangue, parce qu'il sait bien qu'il n'y a que là que c'est là que ça paye, pour l'émerveillement, souvent. Que ce soit en face à face ou pas modifie certainement les choses, quant à la mise en tension de "la fonction spéculaire dans la structure" : mais ça ne change pas ça, qui fait le départ de ce qu'est la psychanalyse. Le désir du psychanalyste ne se débranche pas, sous prétexte qu'il y a en plus du spéculaire qui intervient dans l'acte.

Un peu de fraîche clinique : ce patient qui commence aujourd'hui en me disant, un peu gêné, un peu navré, que -c'est une de ces fois où il craint de ne trouver rien à dire. Pas comme d'autres personnes : sa compagne, avec ses rêves : toujours prête. Lui, des rêves, pourtant, pas rares, exactement : répétitifs, de fuite.

Tel celui-ci : il est avec sa Julie, et le père d'icelle apparaît derrière la porte pour lui tomber dessus. Il s'enfuit, prend un train, un contrôleur survient et lui lance "vos papiers!", à la façon dont on imagine la Gestapo pendant l'occupation. Le rêve s'arrête là. On voit ce qui l'infiltré d'un certain climat politique actuel, et qui fait relance pour du complexe, c'est le moins qu'on puisse dire.

Il fuit le maître, mais c'est pour mieux le retrouver comme signifiant son patronyme, le passé de prisonnier-déporté de son père, l'espèce de légende qui s'y attache, comme une aura qui vient de son enfance, quand il écoutait ce père reprendre sans cesse le même récit de sa déportation. De plus, son père travaille à la SNCF, où son oncle est contrôleur, ce qu'il ne "découvre", en toute "surprise", qu'à la fin de la séance, quand je marque l'importance de cette signature paternelle dans ce rêve.

Premier paysage de la fuite : Le père, classiquement, interrompt le doux tête à tête. C'est ce même patient qui me disait, au retour d'un beau voyage, dont il se plaignait qu'il n'ait pas pu en goûter, comme empêché, les charmes à leur juste valeur "si j'étais heureux, il se passerait quelque chose." C'est à dire, soit il se serait passé quelque chose, de conclusif de l'oedipe, à savoir le meurtre du père, soit : il re-passe, présent de l'indicatif cette fois, il repasse quelque chose, une répétition, de ce que je ne veux pas (sa)voir, et donc de ma faute, de mon défaut, d'un ratage auquel je préfère celui de la frustration (ou auquel je n'ai pour l'instant accès que par ce sentiment de frustration). Qu'on relise à ce propos ce que Freud rapporte d'un trouble de mémoire sur l'Acropole.

Deuxième aspect topique de la fuite : car ce maître d'oeuvre a beau être déjà bel et bien là, il n'en faut pas moins passer son temps à l'inventer coupe la fuite métonymique qu'il occasionne.

Il y a kyrielle de questions à poser et à travailler, du point de vue qui est le nôtre, à partir d'une réflexion sur ce que peut avoir de consistant cet énoncé une éthique de la parole.

On peut les poser dans le fil d'une actualité certaine. Par exemple éditoriale, avec le dernier livre de Marcel Gaucher, qui proposait à l'époque de la mort de Lacan de le panthéoniser d'urgence... A la démocratie française, il reproche son monisme, et son manque de représentativité. Marcel Gaucher milite à l'évidence pour une éthique du tiers, à laquelle paraît s'opposer la dictature de l'Un, de la souveraineté abstraite. La question est alors la suivante : cet appel à une telle éthique du tiers, de la négociation, d'une certaine dialectisation des oppositions, cet appel vise-t-il au même point que celui dont nous faisons notre visée lorsque nous nous réclamons - de façon, on s'en doutait un peu, bien imprécise - d'une éthique de la parole? On commence par constater que ce tiers est de plus en plus égalé à l'opinion publique, qui, comme le dit Bourdieu et Baudrillard à sa suite, n'a qu'un seul défaut, c'est de ne pas exister, sinon comme le lieu de toutes les manipulations. Mais sous sa forme constitutionnelle à la fois la plus rigoureuse et la plus aboutie, à savoir dans le Droit, une éthique idéale du tiers est-elle analogue à ce dont nous pouvons nous assurer dans la pratique de la psychanalyse? Le constat que y'a d'l'Un - que ça résiste à le reconnaître (et d'autant plus que l'identification en achoppe sans cesse, ne serait-ce que par la dérision que provoque le semblant de ce qui prétend l'incarner) mais que ça insiste tout autant - ce constat infléchit notre pratique vers une dimension de la vérité dont la quête ailleurs est merapnore qui

décrétée hors de propos, obscène, pour toutes sortes de raisons dont la moindre n'est pas qu'il y a quelque préoccupation de pouvoir dans l'air, en ce sens qu'il y a quelqu'air de scandale à

son dévoilement. Pour faire série, les autres raisons : la quête est impossible réponse que certes, la vérité est d'un ordre impossible à atteindre, mais que le savoir qui en émane est lui chose bel et bien consistante, suffisamment en tous cas pour que bien des leurres tombent en son champ. Ne pas reconnaître ce primat du signifiant comme tel, c'est à dire dans sa place maîtresse, c'est à terme, et plutôt court, jouer les belles âmes qui viennent à se plaindre de ce que leurs bons sentiments, aussi étayés soient-ils sur la droite raison, tombent à plat, se heurtent à une espèce de destin fait de mauvaise volonté et d'-incompréhension, ou de -malédiction- diversement appréciées quant à ce qui les déterminent.

Travailler qu'au départ y a d'l'Un, c'est pourtant la seule façon d'en sortir. C'est la seule façon de s'y donner du jeu. Se le donner, comme il est, en attente de ce qu'on le nomme, c'est tout autre chose que d'en appeler à la réalité pour qu'en elle y paraissent les figures atroces. Se le donner : s'y donner sans crainte de s'y perdre, puisqu'en retour c'est la liberté qu'on devra à la charité de l'Autre. S'il y a de l'Un qui vient de l'Autre, la psychanalyse, qui rapporte l'Un à l'Autre dont il provient, l'y rapporte comme cette barre qui le fend et donne sa véritable ouverture au sujet de la parole. Le fuir, c'est ne pas cesser de le chercher. Celui qui se prête à l'incarner n'a qu'à s'en prendre qu'à lui-même quand il est jeté : "ça tombe", comme dit Newton. Y'a d'l'Autre, tout barré qu'il soit, mais y'a pas d'autre de l'Autre. L'Autre, c'est lalangue, par exemple ce que Freud désigne dans cette espèce de fonction rébus à l'oeuvre dans le rêve : rien moins que le transfert, ce qui y insiste.

Mon projet ici, c'est de réfléchir à cette histoire d'éthique psychanalytique. La psychanalyse comporte-t-elle certaines charges qui lui soient spécifiques? Le cas échéant, l'éthique de la psychanalyse ne peut consister qu'à les honorer. Mais comme pour les vertus, on ne les connaît sans doute jamais si bien que par les vices inverses.

"...excusez-moi de parler des vous de mauvaise compagnie, je pense qu'il faut refuser la psychanalyse aux canailles : c'est sûrement là ce que Freud déguisait d'un prétendu critérium de culture. Quoiqu'il en soit, c'est d'autres discours qu'ils peuvent se juger, et si j'ose articuler que l'analyse doit se refuser aux canailles, c'est que les canailles en deviennent bêtes, ce qui certes est une amélioration, mais sans espoir, pour reprendre votre terme."
(Lecture : Télévision, p. 67)

Il faut refuser la psychanalyse aux canailles, sans quoi ils deviennent bêtes. Propos énigmatique qui commence à s'éclairer par sa chute: qu'est-ce que l'être bête? Qu'est-ce que cette bêtise? L'être bête, ici, a à voir avec l'individuation, c'est quelque chose comme une individuation ratée, quelque chose comme de la grégarité malgré soi. C'est une affaire de fuite, bien sûr pas au sens comportemental, mais éthique. C'est l'hystérie qui s'est arrêtée à ce qui pour elle ne fait certes pas autorité, mais rempart, avant l'acte, à sa place. La bêtise que colporte la psychanalyse, c'est de s'être arrêté devant ce qui fait davantage pouvoir qu'autorité - je parle de pouvoir, mais le sujet peut aussi bien s'aborder sous l'angle de ce qui fait exister le rapport sexuel - et d'avoir trouvé l'occasion, grâce aux ambiguïtés du discours analytique dans son rapport au discours hystérique, d'avoir fixé cette part de défense que comporte le discours hystérique - c'est de ça dont Freud parle à Ferenczi à propos des fins d'analyse - pour se dérober à la question du maître, non pas du petit, mais de l'Autre, du signifiant maître, de lalangue et de ce qui en elle fait autorité, auteur. Rater le mot d'Auteur parce que synonyme, peut-être, de cette solitude dont nous avons, à la suite de Lacan, fait notre thème l'année dernière : "Je fonde seul, comme je l'ai toujours été dans mon rapport à la cause

analytique...", "l'analyste ne s'autorise que de lui-même". Cette solitude comporte l'acte, comme cette condition devant quoi la bêtise recule.

C'est, au bout du compte, une question non seulement de dignité, comme on en parle ces temps-ci (Safouan), mais une question de fierté. Celui qui passe au discours analytique ne cède pas sur cette fierté, cette dignité, de ce qu'est la question du maître telle qu'elle s'adresse à lui. Il ne la brade pas.

D'où, maintenant, ce terme de canaille, qui, par sa chiennerie, évoque la meute : c'est d'un rapport à la grégarité bien sûr qu'il s'agit. "Ils fuient" : ça dit de ces fuyards qu'ils poursuivent, qu'ils persécutent. En termes de comportement, c'est bien sûr ceux qui fuient qui poursuivent et persécutent.

Il y a là quelque chose d'une logique du bouc émissaire, quelque chose qui rappelle cet espèce d'aphorisme de l'évangile de Mathieu, " ne jetez pas de perles aux porcs, de peur qu'ils ne les piétinent et que, en se retournant, ils ne vous déchirent." Notez la - permanence de l'analogie animale, de la note de dévoration, de meute. Mais voyez aussi ce qu'indique la mention faite du se retourner: les fuyards poursuivent.

Entre la canaille et une canaille, s'agit-il de la même chose? Non pas tout à fait : une canaille a beau se distinguer d'être celui qui a fait son chemin dans la canaille, mais il reste qu'elle se caractérise de son mépris plus ou moins affiché pour la parole, non seulement donnée, mais d'abord en tant que reçue de l'Autre, de lalangue. Une fierté honteuse : telles sont les lettres du névrosé. Lettres de noblesse, assurément.

II - __ La charge meurtrière du signifiant et l'horreur de l'Histoire

Essayons d'élever la discussion à hauteur d'une fiction qui approcherait ce qui se donne comme vicissitudes historiques de la psychanalyse, non sans viser l'actuel.

N'oublions pas : il y a de la loi dans lalangue. C'est notre point de départ, jusqu'au point de nous dire qu'il y a même du maître, c'est à dire, pour être clair, que notre champ est celui où la question du maître ne se pose jamais autrement que depuis lalangue. C'est un champ qui est très vaste, mais qui n'est pas total : il n'y a pas d'exemple que seule, lalangue... il y a par contre nombre d'exemples où, à l'inverse, la question du maître paraît ne se poser de lalangue que de façon très secondaire.

Même dans les démocraties, il importe pourtant de souligner que ce champ, dans l'absolu, n'existe pas, qu'il ne s'isole pas absolument, c'est à dire qu'il y a toujours, à des degrés divers, à faire avec un certain réel qui indexe la maîtrise sur l'oppression, l'exclusion. Reste que ce qui, dans nos sociétés, fonctionne d'idéalité, c'est à dire ces idéaux d'égalité et de fraternité - qui ne sont certainement pas la même chose mais n'en ont pas moins ceci en commun, d'être fondamentalement soutenus par le rapport à lalangue - que ceci fonctionne effectivement : l'universel, jusqu'à nouvel ordre, c'est du rapport à lalangue que son idée se fonde. L'universel, c'est cette fiction qui flirte avec le juridique, que tous les hommes parlent, que nul n'est donc sensé ignorer la loi du signifiant. L'égalité, et d'une certaine façon la fraternité, qui peut-être nous intéresse davantage, allez savoir pourquoi, c'est l'affirmation universelle, comme on dit de la fameuse déclaration, de l'égalité de tous devant la loi du signifiant. C'est une fiction, c'est à dire que c'est à la fois tout ce qu'il y a de vrai, et plutôt difficile à concevoir.

On peut là-dessus avoir un point de vue marxiste, comme celui que développe le dernier film de Claude Chabrol, La cérémonie : à la façon de Bourdieu, dénoncer la supercherie, repérer, sous l'idéologie, la réalité, jusqu'au réel, des classes. La psychanalyse

pourtant, soutient, avec les névrosés, que les prémisses marxistes une fois admises, on n'est pas quitte avec la question. La psychanalyse soutient que la fiction reste vraie, j'ai envie de dire inflexiblement vraie.

Ce point de vue, je le répète, c'est aussi celui du névrosé, c'est celui de tous ceux qui éprouvent certaines difficultés dans la tentative de transformer pour eux-mêmes, d'appliquer à leur propre situation concrète les termes du pacte où leur histoire personnelle est nouée à la marche de la civilisation - la civilisation en effet, se caractérise de ce qu'elle marche, façon de dire qu'il y en a qui sont des laissés pour compte : ils ne suivent pas, ils restent en dehors, sur les bords. Ce qu'on appelle le progrès, c'est ce qui fabrique des exclus.

Certes : à la fin du siècle précédant et au début de celui-ci, la psychanalyse avait affaire à ces individus qui, dans leur marche vers l'universel, posaient problème d'intégration sociale, déjà : quelque chose de sédimenté dans leur histoire qui, exposé, prenait un air de scandale, de mise en cause de l'ordre social, des convenances bourgeoises. L'universel a ceci de bien que sur son chemin, les sujets s'auto-éliminent c'est ça qui permet de préserver l'universel comme tel. L'universel, ce n'est pas moi qui le dit, c'est l'universelle négation. Il y en a, les névrosés, qui le comprennent un peu tard, et qui ont du mal à s'y faire, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne font pas d'efforts. Mais ça les blesse.

Est-ce que la question du névrosé n'approche pas celle de l'aspirant à l'universel auquel on demande : "Vos papiers! "? Dans notre réalité sociale, c'est quelque chose qui se voit toujours, quelque chose qui leste les résistibles ascensions sociales, qui marque de son sceau l'écriture de tous les romans d'apprentissage. La société fabrique toujours des Éducatrices sentimentales, des Déracinés, et en même temps qu'elle produit des névroses. Illustratif de ce propos, un récent reportage qui me fait revenir sur les effets, selon le degré d'intégration sociale, et le désir qui s'y trouve lié, des contrôles d'identité : on repère facilement que la blessure est d'autant plus grande que l'estime dans laquelle un sujet tient son identité compense le refus qu'il manifeste de tenir pour consistantes les marques d'une appartenance communautaire qu'il rejette. "Vos papiers!", ça résonne comme un appel à la garantie, en même temps que comme une mise en cause de la garantie. Justifiez-vous de votre garantie dans l'Autre. S'en tenir à ce mode policier d'identification dans l'Autre, c'est ce qui n'est pas tenable avec la psychanalyse, mais c'est aussi parce que ça n'était déjà pas tenable tout court: s'il y a une chose dont les névrosés témoignent, c'est bien de ça.

Il s'agit d'une embarrassante rencontre du politique et du psychanalytique, qu'il faut creuser. Prenons la question, souvent posée, de savoir si l'hystérie a disparu de ce siècle. Mais on peut soutenir aussi qu'elle y a autant de présence qu'avant, "les mêmes causes..." Autant de présence, mais une présence sans doute autre. Parce que, dira-t-on, la société a changé. L'évolution des techniques, et tout le tintouin. Mais ce n'est pas forcément ça qui nous concerne au premier chef. Ou plutôt ça nous concerne, en ce que les modes actuels de la communication sociale, dans leur délitement toujours croissant, révèlent ce malaise profond qu'ils prétendent occulter, ils révèlent des carences des soutiens traditionnels des processus d'individuation. Mais cette révélation, est-elle autre chose que celle de la porosité du signifiant au réel de l'histoire, au réel de la science et des moyens d'occultations fantastiques promus de son fait?

Il y a la place incontestable pour une critique sociologique de cette sorte, elle est essentielle, nécessaire, incontournable. Mais là où nous la rencontrons comme psychanalyste, c'est en un degré d'inscription spécifique, celui de l'inconscient. C'est là, toujours, qu'elle s'est

sédimentée, dans les signifiants de son histoire, et autant que dans les signifiants, dans les silences. L'histoire se sédimente, c'est ce que Freud nous a appris. Et ce qui s'en sédimente tout particulièrement, ce qui se transmet, disons le mot, ce sont les connivences, les mensonges, les silences, les falsifications, les catastrophes. En ça, la psychanalyse persévère dans sa théorie du signifiant et de l'inconscient, en ça de même, la psychanalyse se renouvelle, car les héritages sont fils de l'histoire, et les destructions collectives, les faillites de la rationalités qui émaillent le siècles sont maintenant déposées, comme signifiants, dans les inconscients. Le degré croissant de culpabilité, nous en trouvons, dans telle cure, le poids dans cette sorte d'élévation du degré, pas seulement de violence mais de meurtre, de mise en cause de la vie, qui s'attache à la levée, à la mise au jour du signifiant.

Comme une mise en abîme, et disons d'une mise à jour, en termes d'actualité tenir à jour - comme d'actualisation, de ce qu'on pourrait appeler la charge meurtrière du signifiant, et qui comme telle fait à proprement parler l'objet des élaborations des mythes freudiens, à commencer par Totem et tabou.

"La vie de la lettre", oui : la lettre vivifie. Mais la plante n'est pas sans venin. Car si la lettre subvertit et que toujours la subversion porte ses coups, ce sont des coups dont la cruauté ne se cantonne pas toujours à l'ironie d'une chanson de geste. Fréquents sont aussi les cas où le transfert, comme dispositif d'adresse qui se spécifie de donner présence à la dritte Person, est appelé à en déjouer la charge proprement meurtrière. C'est bien d'une forme particulière de jouissance dont il s'agit ici - qu'elle se donne ou pas l'apparence du masochisme - du fait de cette insistance particulière de la lettre où elle s'amorce.

Ce qu'on redécouvre aujourd'hui, c'est la double valeur qu'il faut accorder à la notion d'historicité : une dimension mythique, qu'on a tenté de présenter plus haut, dans une première partie. Mais ce n'est pas tout : profitant de ce socle, qui fait écho à la notion de refoulement originaire, et même s'accordant à lui - mais aussi quitte à la discorde, à la discordance, à la haine la plus barbare, à tout ce qu'on voudra de ce registre - il y a une autre dimension de la sédimentation historique, celle de la généalogie du sujet, avec ce qu'elle comporte de ruptures et de retours de mémoire. Je dis redécouvrir, parce que Freud, du début à la fin de son oeuvre n'a cessé me semble-t-il de s'affronter à cette double polarité de la vérité historique, en tant qu'elle relève à la fois du mythe et à la fois de l'histoire.

Faut-il parler des avatars institutionnels de cette prééminence, de cette quasi tyrannie du signifiant? La fuite, toujours est suspecte de n'être que fuite devant la castration. C'est pourquoi il n'est pas mauvais de distinguer deux castrations, dont une est dite imaginaire. Mais à partir de quand fixer que c'est de l'imaginaire? Pour le dire en d'autres termes, Que veut dire un de nos anciens qui quitte une association dont il a été le fondateur, en rappelant que de toutes façons, le désir de Lacan était du côté de l'École de la Cause? Pourquoi ne sommes-nous pas tous à l'École de la Cause, s'il est vrai, comme le dit paraît-il Safouan lui-même, que tel était le voeu de Lacan? S'il y a là apparence de déni dans cette affaire qui touche au plus près de ce qu'il en est de l'héritage et de la transmission de la psychanalyse, reste à trancher du moment où il est mis en oeuvre : à la fondation de la Convention, où maintenant?

Au travers de cet aphorisme de Lacan sur les canailles, c'est d'un abord dont nous n'avons pas trop l'habitude qu'il s'agit. Mais si l'abord est inhabituel, le sujet, lui, ne l'est pas. Et je devrais dire les sujets.

Il y a l'éthique, la question de l'éthique dans la parole, question de ce que ce mot recouvre, dans les deux sens du mot "recouvrir".

Puis il est question tout simplement de ce qui habilite, et précisément de ce qui habilite non pas tant la psychanalyse que le psychanalyste. Cette affaire de l'habilitation est abordée ici négativement. Il s'agit, au travers de la question de savoir s'il faut ou non refuser le discours psychanalytique aux canailles, d'une fiction particulière, où figure de l'impétrant et du jury. Mais ce n'est pour nous qu'une fiction indispensable certes, pour élaborer. Le refus, c'est préserver la teneur de vérité du discours psychanalytique - ne pas la jeter aux chiens et aux cochons - telle qu'elle est appréhendée par chacun depuis son expérience d'analysant puis d'analyste, d'une espèce de gâterie qui serait introduite par tel ou tel qui paraît ne rien avoir compris du fait qu'une telle vérité en transcende bien d'autres. Il s'agit de ne pas encombrer la transmission de la psychanalyse du fardeau de la bêtise des canailles, dès lors qu'elle est confrontée au discours psychanalytique.

Ce refus, qui sait, a peut-être à voir avec la frustration, la Versagung freudienne : c'est peut-être la seule charité qu'on puisse faire à ceux qui ne veulent vraiment rien savoir de la castration.

La difficulté, véritable défi historique pour la psychanalyse (mais son existence est identique à ce défi, elle s'y réduit), c'est cette question du maître. C'est de pouvoir, aujourd'hui encore - et chaque jour est un nouvel aujourd'hui - l'aborder. Ne pas fuir : ne pas fuir devant la responsabilité de l'acte de parole, en tant qu'elle se compare au mieux à celle devant un acte ayant été effectué.

Thierry Perlès

Notre propos pourra se développer au cours de la prochaine séance autour de l'instance de la lettre (L'instance de la lettre depuis "L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud") : ce qui, de cette instance, doit être soutenu aujourd'hui qui spécifie le discours psychanalytique (ce qui le démarque du discours social courant sur la souffrance, la "guérison", le "happy ending") pour éviter qu'il ne tombe en friche..